

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 27 AOUT 1847.

No. 68

## PENSÉES

SUR

### LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

—\*—

M O R A L E.

Suite.

XVIII

Dans les pertes cruelles si fréquentes ici-bas, on a besoin de penser qu'un jour on reverra les êtres qu'on regrette, et que les chastes liens formés sur la terre se resserreront dans le Ciel. Mais n'est-ce point une illusion? Retrouverons-nous les objets de notre tendresse? la raison est-elle d'accord avec notre désir?

Lorsque nous essayons de nous former une idée du bonheur des justes dans le séjour éternel, réunissons tout ce que notre cœur et notre imagination peuvent concevoir de plus enchanteur, et disons-nous avec assurance: Telles sont les délices dont jouiront les âmes pures, où le Dieu de bonté leur réserve une félicité plus parfaite encore.

Ce raisonnement, dont la justice est évidente, devrait nous satisfaire; mais il s'adresse à notre esprit plus qu'à notre cœur, il ne résout point la question, et laisse subsister un doute affligeant. Ce doute s'accroît lorsque nous examinons la possibilité de prolonger dans le Ciel les affections de la terre. Notre première réflexion tend à détruire nos espérances. Quelles délices pourraient approcher du bonheur qui naîtra de la contemplation de Dieu? Ce bonheur absorbera toutes nos facultés, toute notre puissance de connaître et d'aimer. Aucun philosophe, aucun logicien n'admettra le contraire. Il faut donc renoncer aux illusions terrestres! Il faut donc regarder les relations de fils, d'époux, de père et d'amî, comme essentiellement passagères, fugitives, et destinées à s'effacer sans retour!... Mon cœur se trouble.

Renaissez à la voix du Christianisme, espérances chéries! Tout ce qu'il y a de pur dans nos sentiments peut s'allier avec ce qu'il y a de plus élevé dans notre intelligence. Mon erreur résultait de ce que l'âme assujettie aux sens attache l'idée de vérité à ce qui est simple; mais dans une autre vie, il n'y aura plus rien de complexe pour elle. Le Christianisme nous donne la preuve que la contemplation de Dieu n'anéantit point les relations auxquelles j'étais près de renoncer. Les anges et les saints jouissent de cette contemplation; et cependant ils entendent nos vœux, ils les font parvenir aux pieds de l'Éternel. Ma mère prie pour moi dans le Ciel; et si la clémence divine peut m'y admettre un jour, j'y prierai pour mes enfants. L'ange gardien n'est point un exilé; il goûte les joies célestes et soutient un pécheur. La contemplation des merveilles éternelles rendra plus douces nos affections les plus douces, épurera nos sentiments les plus purs, et ne détruira point les relations que Dieu lui-même a rendues saintes sur la terre.

XIX

Pour soutenir dans la route du bien nos pas qui chancellent, le plus puissant moyen est la conviction de cette vérité que Dieu, toujours et partout présent, voit nos actions, entend nos paroles et connaît nos pensées. Dans ce juge inévitable à qui rien n'est caché, bientôt le Christianisme nous fait trouver et chérir un père dont la bonté se plaît à veiller sur notre destinée: alors naît ou se développe la confiance en Dieu.

Heureux qui dans la vie s'abandonne à cette confiance, que la raison nous conseille et que la grâce inspire! Nous savons si peu ce qui nous est utile; tant d'événements que nous avons appelés de nos vœux, hâtes de nos efforts ont eu des suites déplorable; tant d'autres qui nous effrayaient nous ont apporté des biens inattendus! Soyons moins agités de desirs et de craintes; prenons confiance en ce que voudra notre PÈRE.

Le vrai chrétien est à l'abri des maux que nous attirent nos passions ambitieuses, cupides, vindicatives; il ignore les soucis et les peines qu'impose la tyrannie des jugements du monde; il n'éprouve que les douleurs inévitables dans ce séjour passager, et sa confiance en Dieu les adoucit. La plus cruelle est causée par la perte d'un être dont les vertus et l'affection nous

étaient nécessaires; mais la confiance en Dieu nous fait apercevoir au séjour de paix l'être que nous regrettons, et près de lui, la place que nous pouvons obtenir.

Il y a de vives souffrances du corps que l'art est impuissant à calmer; on a vu la confiance en Dieu les transformer en moyens de bonheur. Le chrétien les accepte comme une preuve destinée à le purifier par le courage et la résignation. Les douleurs s'apaisent pour lui, la sérénité renaît sur son front, lorsqu'il exprime au Tout-Puissant une entière soumission à ses ordres, une pleine conviction de sa justice et de sa bonté.

Il est des souffrances qui surpassent toutes les autres; elles naissent de l'âme et la dévorent. La plus horrible situation est celle du pécheur qui désespère de la miséricorde céleste. Ah! dans quelque oubli de Dieu que nous ayons vécu, ne mettons pas le comble à nos égarements: confions-nous à celui qui désarmait le repentir et l'espérance.

Le Christianisme explique tous les événements de la vie. Si le chrétien réussit dans un projet, il pense que Dieu encourage ses intentions ou récompense ses efforts; s'il échoue, il reçoit comme une épreuve ou comme un châtement le revers qu'il subit. Ces explications toujours prêtes choquent les prétendus philosophes; ils se désient, disent-ils, d'un système qui a réponse à tout: ils auraient bien raison, s'il s'agissait d'un système imaginé par eux; mais celui-ci vient de plus haut, nous lui donnons confiance sur la parole de son divin auteur.

XX

D'audacieux et subtils rêveurs veulent expliquer par les propriétés de la matière l'ordre de l'univers, l'intelligence humaine, le sentiment moral; et, dans l'orgueil de leurs prétendues découvertes, ils demandent pourquoi il y aurait un Dieu. On ferait une question plus sensée et plus embarrassante, si l'on demandait pourquoi il existe des hommes.

Rien ne manquait à l'Être infini. Une goutte d'eau jetée dans l'océan ajoute quelque chose à cette mer immense; tous les hommes et tous les mondes n'ajoutent rien à l'existence de l'Éternel. Je ne vois qu'une solution possible du problème de la création. La toute-puissance et la toute-bonté sont réunies en Dieu; or, il est dans la nature d'un être puissant et bon d'appeler d'autres êtres à jouir du bonheur.

Cette solution est donnée par de grands personnages. Je lis dans St. Augustin ces mots admirables: "Seul être simple pour qui vivre c'est vivre heureux, parce que vous êtes à vous-même votre béatitude... Que manquait-il à votre félicité, quand toutes ces créatures seraient encore dans le néant? et ce n'est-ce point par la plénitude de votre bonté que vous les avez faites?" (*Confessions*, liv. 3, ch. 3 et 4.)

St. François de Sales exprime la même pensée, en son langage naïf et gracieux; il dit à l'âme qu'il introduit dans la voie du salut: "Dieu ne vous a pas mise en ce monde pour aucun besoin qu'il eût de vous, qui lui êtes du tout inutile; mais seulement afin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grâce et sa gloire." (*Introduction à vie dévote*, 1re part., ch. 10.)

XXI

Dieu nous appelle au bonheur; et cependant, de toutes parts, les vices, les crimes, les douleurs affligent nos regards, dès que nous les portons sur la terre! La puissance du Créateur n'est-elle donc pas égale à sa bonté?

Le bonheur, récompense de la vertu, le bonheur vrai est le seul qu'il convenait au Dieu de vérité d'offrir à l'homme. Ce bonheur ne pouvant exister si celui qui doit en jouir est dispensé d'efforts pour l'obtenir, Dieu fit à sa créature le noble présent du libre arbitre: traité avec magnificence, environné de biens, l'homme put s'élever au plus grand de tous, à la vertu, et ne doit accuser que lui seul des maux répandus sur la terre.

A nous en croire, nous eussions perfectionné l'œuvre du Créateur. Si ce monde fût sorti de nos mains, les souffrances y seraient inconnues; ses habitans jouiraient d'un repos sans intervalle et de plaisirs sans mélange. Quelle dégradation cacherait ce simulacre d'ordre! Pour réaliser notre système, il eût fallu que le libre arbitre n'existât point. Ainsi, le perfectionnement conçu par notre sagesse eût réduit à une aveugle instinct et ravalé au rang des brutes, l'être que Dieu fit à son image.

Le roi des créatures terrestres, l'homme sans le libre arbitre, n'aurait été que le moins imparfait de animaux. Jamais il n'eût compris les mots vertin